

# LE DÉCOR ET L'ARCHITECTURE

## Le rôle fondamental des apparences

> MARC GRIGNON  
ET MARTIN BRESSANI

MARC GRIGNON est professeur d'histoire de l'art au Département d'histoire de l'Université Laval et membre du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CÉLAT). MARTIN BRESSANI est professeur d'architecture et directeur adjoint de l'École d'architecture de l'Université McGill. Depuis 2004, M. Grignon et M. Bressani collaborent à des projets de recherche conjoints portant sur l'architecture, la fiction, l'ambiance et l'environnement. Dans cette revue, ils ont déjà publié : « Le Patrimoine et les plaisirs de la fiction », *JSEAC*, vol. 36, n° 1, 2011, p. 77-82. Parmi leur travaux récents, on compte aussi : « La Bibliothèque Sainte-Geneviève et l'architecture 'guérissante' », dans Corinne Bélier, Barry Bergdoll et Marc Le Cœur dir., *La structure mise en lumière: Labrouste (1801-1875) architecte*, Paris/New York : Nicolas Chaudun/Cité de l'architecture et du patrimoine/The Museum of Modern Art/Bibliothèque nationale de France, 2012, p. 94-123.

Le dossier thématique présenté ici fait suite à la séance « Le décor architectural : son rôle, ses usages » qu'ils ont organisée au congrès annuel de la SEAC de 2011 (Arvida et Chicoutimi, 25-29 mai).

Dans le champ de l'histoire de l'architecture, le décor a souvent été perçu comme relevant d'une dimension superficielle des bâtiments, et nombreux sont les historiens qui ont délibérément mis de côté son étude, à la recherche d'un objet plus profond et plus fondamental. Au Canada, des auteurs comme Gérard Morisset et Ramsay Traquair s'efforçaient de retrouver, sous la surface des styles, la persistance d'un « esprit » médiéval dans l'architecture du Régime français, qu'ils ne voyaient touchée que de manière non essentielle par l'ajout d'ornements louis-quatorziens ou rococos. Plus récemment, les nouvelles approches – les critiques typologiques, sociologiques, ou institutionnelles – ont rivalisé pour écarter les considérations stylistiques et décrire une certaine histoire de l'art qui abordait l'architecture avec les mêmes critères d'analyse que la peinture ou la sculpture.

Mais il est de plus en plus évident aujourd'hui que la critique des analyses stylistiques des formes architecturales n'épuise en rien la question du décor. En effet, l'expérience subjective des bâtiments passe toujours par leur décor, intérieur comme extérieur ; et dès que l'on souhaite prendre en compte la position de l'utilisateur, la manière dont ils sont perçus s'impose au chercheur. C'est dans cette perspective que nous abordons ici le « décor » en architecture ; ni plus ni moins comme *l'interface* entre la forme abstraite et conceptuelle des bâtiments et la perception des usagers. En ce sens, le décor peut être défini comme tout ce qui fait l'objet d'un souci particulier de la part du concepteur en regard de la façon dont son œuvre sera perçue – c'est donc

l'ensemble des aspects visuels, tactiles, sonores et olfactifs de l'architecture. En pensant son décor, l'architecte construit la réception de son œuvre.

On peut d'ailleurs facilement constater à quel point la question du décor est restée au cœur des débats les plus fondamentaux de la théorie architecturale jusqu'à aujourd'hui. Loin d'être une composante secondaire n'intéressant que les amateurs de modes, le décor constitue le thème fondamental de la plupart des grands débats théoriques ayant marqué l'histoire de l'architecture depuis la Renaissance. Des notions comme celles de proportions, de convenance, de vraisemblance et de caractère constituent en effet autant de théories du décor architectural, c'est-à-dire autant de propositions sur la manière d'articuler le rapport subjectif entre le bâtiment et ses usagers.

Preuve que la présence ou l'absence d'ornementation classique contribuait de manière très directe à établir la signification de bâtiments en Nouvelle-France, l'article de Rosalie Mercier-Méthé examine l'impact de la théorie de la convenance sur le palais de l'intendant de Québec au dix-huitième siècle. Le décor possède ici une dimension sociale immédiate et parfaitement transparente aux yeux de l'époque, car en établissant le prestige de l'occupant, il participait directement à l'objectivation du rang comme cadre social fondamental de l'Ancien Régime.

C'est en perdant graduellement cette transparence au cours du dix-huitième siècle que le décor devient une question plus spécifiquement architecturale. En effet, lorsque le principe de convenance – caractéristique de la société d'Ancien Régime – s'effondre pour laisser la place à l'expression et au « caractère », le décor (au sens le plus large) devient le moyen privilégié des architectes pour

construire les « mondes possibles » du néoclassicisme, du néogothique, voire de la modernité. L'article de Cameron Macdonell examine une série d'églises conçues par les architectes Ralph Adam Cram et Bertram Goodhue, dont la très belle St. Mary's à Walkerville (Ontario), pour montrer comment ces architectes se sont approprié les idées médiévales sur les humeurs dans leurs ornements. Ces décors sculptés, montrant des personnages au caractère humoristique et souvent profane, trouvent en effet leur place dans les édifices religieux par l'effet qu'ils peuvent avoir sur l'humeur des visiteurs et des fidèles. De son côté, Nicholas Roquet se penche sur les fortifications de Québec et le célèbre projet d'embellissement de lord Dufferin pour questionner la stabilité du « message » véhiculé par le décor néomédiéval imposé à la ville à la fin du dix-neuvième siècle. Si ce décor est conçu comme un hommage à la reine Victoria et aux valeurs britanniques, son impact réel sur la vie urbaine reste profondément polysémique, comme en témoigne sa réinterprétation par l'entremise de multiples voix, dont celle du journaliste et essayiste Arthur Buies.

Le rôle fondamental attribué au décor en architecture ne diminue pas avec le vingtième siècle. Fanny Martel poursuit la discussion des projets d'églises en examinant l'œuvre de l'architecte Adrien Dufresne et elle met en relief la continuité des réflexions théoriques sur le décor dans les ouvrages qui composaient sa bibliothèque, unique au Québec à l'époque. Tout en reconnaissant la dette importante de Dufresne envers dom Paul Bellot, Martel montre l'étendue de l'intérêt qu'il portait au renouveau de l'architecture religieuse, tant en France qu'en Angleterre et aux Pays-Bas. Elle retrace ainsi les multiples sources d'une architecture à la fois moderne et fortement marquée par le travail sur le décor autant que sur la

structure. Enfin, en retraçant la genèse architecturale de l'usine de filtration d'eau de Victoria Park à Toronto, Steven Mannell affirme lui aussi le lien profond qui unit le décor et la prise en compte du regard du public sur un bâtiment. Le projet de Victoria Park qui, dans sa phase initiale, était conçu dans une perspective strictement utilitaire, devient au fil des transformations un véritable temple consacré à la purification, destiné à être visité, contemplé et photographié. Tous les aspects du bâtiment – la composition d'ensemble et les matériaux de construction, mais aussi les parcours intérieurs, les bassins de filtration, des tableaux lumineux et des cadrans – sont théâtralisés pour en faire un monument à la gloire de la cité.

Nous sommes aussi très heureux d'inclure dans ce numéro le texte de Hilary Grant, lauréate du prix Martin-Eli-Weil 2012 (qui récompense annuellement un essai, soumis par une étudiante ou un étudiant, qui explore le rôle joué par l'environnement bâti dans la société canadienne). En montrant l'étonnant parallèle entre le développement de Crawley Films et la création du parc de la Gatineau, cet article explore la mise en scène qui affecte un environnement dans lequel la « nature » occupe le premier plan.

Les six articles inclus dans ce numéro du *Journal de la SÉAC* témoignent donc de façon éloquente de l'importance que l'on doit accorder à l'étude des « apparences » en histoire de l'architecture. Directement ou indirectement, les apparences sont au cœur de tout projet architectural et la problématisation de cette question permet de jeter un regard nouveau sur un grand nombre de bâtiments déterminants.